

Proust apeuré

NATHALIE AZOULAI
Écrivain, Prix Médicis 2015

Peur, affaire Dreyfus, Judéité, cryptage.

C'est avec émotion et intimidation que je m'avance devant vous, les spécialistes d'une œuvre-monde si consacrée qui fait peser d'un poids plume n'importe quelle autre, *a fortiori* une œuvre contemporaine et non filtrée par l'arbitrage du temps. Je sais aussi que nombre de théoriciens de la littérature se méfient ou délaissent, par manque de temps et d'estime, la production contemporaine, vous ne m'en voyez que plus honorée encore de votre invitation.

À tout cela, j'ajouterais évidemment que je vais moins vous parler de Proust que de mes textes, à la fois parce que je me sens moins légitime que vous autres proustiens qui vivez dans cette œuvre et la connaissez dans ses moindres détails, et parce que je crois que si vous m'avez invitée, c'est surtout pour que j'apporte une contribution légèrement différente, un biais de lecture qui me vient des romans que j'écris, des textes que vous n'aurez probablement pas lus pour les raisons énoncées, mais dont j'espère qu'à l'avenir, ils pourront vous intéresser.

Je veux donc profiter de l'occasion pour vous raconter quelques aspects de ma fabrication puisqu'à la théorie, on oppose toujours la question de la conscience, de la maîtrise, de l'insu ou du su de l'auteur. La sacro-sainte question de l'élève de collègue se posant encore à nous, l'auteur a-t-il voulu faire ce que vous lisez dans son texte ? Vaste question. Question d'autant plus embarrassée quand l'auteur est là, bien vivant, et qu'il peut tenter d'y répondre lui-même. J'ai moi-même l'habitude de répondre aux élèves que je croise, que oui, en partie, bien sûr, qu'il ne faut pas faire trop de crédit à cette part de Dieu qu'évoque Gide, ne pas l'agrandir démesurément et ne pas déposséder trop vite l'auteur de son travail, mais il semblerait que l'équation la plus favorable soit celle qui préserve quelques inconnues, n'élucide pas tous les processus de fabrication en conscience, ne superpose pas exactement, ne fasse pas coïncider le projet et le résultat. En bref, que l'entreprise d'auto-élucidation menée par l'auteur ne soit pas entièrement satisfaisante.

Toutes ces précautions étant prises, je vais vous parler de quelques processus relatifs à la présence du politique dans mon travail. Et croyez-bien que je vous sais gré de m'avoir posé le problème en m'invitant à ce colloque sur Proust puisque j'y

ai entrevu de nouvelles perspectives sur mon travail et sur la littérature de manière générale.

Je reviendrais avant toute chose sur le résumé de l'intervention que j'avais annoncé dans le programme de ce colloque et que vous me permettez de relire devant vous.

Proust apeuré

Les âges de la vie donnent aux lectures de Proust des tons bien différents. Selon qu'on le lit à vingt ou cinquante ans, on n'y voit évidemment pas la même chose. Jusque-là, rien de bien singulier. Contrairement à vous autres spécialistes et universitaires, c'est en tant que romancière que j'avancerai ma contribution à ce colloque. Si j'ai pour ma part et comme beaucoup de jeunes gens surtout et d'abord lu dans la *Recherche* l'amour, la jalousie, la folie de l'attachement, quand j'y suis revenue quelques décennies plus tard, c'est l'obsession de l'histoire que j'y ai saisie. La peur de l'histoire. Celle de l'affaire Dreyfus, celle de la guerre. Une commotion évidemment variable selon le volume mais éminemment persistante. J'y ai pourtant entrevu aussi, à cause de la récurrence, du martèlement, la peur d'un abandon qui n'est ni celui de la mère ni celui de l'être aimé, mais qui en procédant à une forme de zoom arrière gigantesque s'apparenterait à celui de la nation tout entière. La nation n'étant plus pays mais patrie. C'est évidemment une peur qui fait face à la mienne et sur laquelle je reviens dans plusieurs de mes romans. Celle d'un lâchage, d'une confiance perdue, d'une errance menaçante, d'une solitude historique. Ainsi ma lecture fera-t-elle le lien entre la lecture du roman proustien et l'écriture de mes propres romans. Sans comparaison ni prétention, bien sûr, sous la forme d'une approche de plain-pied dont le but n'est que d'interroger les processus d'expression du tremblement et de l'effroi.

Juste un mot sur la première lecture de Proust que je fais. J'ai dix-huit ans, je viens d'intégrer l'ENS, il n'y a jamais eu vraiment de livres chez moi et avec mon premier salaire, je m'offre les trois volumes de la Pléiade, l'ancienne édition, celle de Clarac. Avant moi, mon frère a lu la *Recherche* mais sans en dire un mot, dans son coin, au lieu de réviser son bac qu'il a d'ailleurs raté une première fois, à cause de cette lecture avide. J'ai une telle fascination pour mon frère que je veux absolument lire ce qu'il a lu et dont il n'a rien dit, comme un secret honteux, un tabou captivant que je voudrais partager. En plus de cela, il y a les études littéraires, la culture littéraire, le monde dans lequel j'entre en entrant à l'ENS. Proust est une forme de majorité littéraire car je le lis à dix-huit ans, une entrée dans le monde, une initiation, un baptême. J'ai bien le sentiment de commencer le moins simple des livres, le plus conditionné à une certaine culture déjà constituée mais ce sentiment ne m'entrave pas, au contraire et sans doute grâce à l'aval de mon frère qui n'a jamais rien lu d'autre.

Je me rappelle aussi que je le lis sur la terrasse d'un appartement romain qu'on me prête avec des amis, pendant l'été, à l'ombre. Que dehors, je découvre une ville somptueuse mais aussi l'homosexualité dans la rue, puisque l'un de mes amis est homosexuel et qu'on drague beaucoup du côté du Panthéon à cette époque-là. Bref, y a-t-il environnement plus propice et surtout cadre plus triomphal ? Je lis Proust avec le sentiment du triomphe, mon entrée à l'ENS, beaucoup d'espoir, beaucoup d'attente, beaucoup de jeunesse. Et sûrement aussi beaucoup d'ignorance, d'insu et de faiblesse à maints égards mais qu'importe.

Ensuite, je relis par-ci, par-là, et quand je me décide à tout relire, je suis beaucoup plus âgée puisque c'était il y a deux ans. Beaucoup moins de triomphe, beaucoup moins de panache, une défiance, de la peur, je suis devenue écrivain, je ne regarde plus les mêmes choses, je passe de l'admiration maximale à des froncements de sourcils sur des passages moins heureux, des phrases agrammaticales qu'autrefois je ne voyais pas, quelques critiques que j'ose me formuler, mais je vous rassure, la valeur que je donne à la *Recherche* grandit d'autant plus que je sens derrière la chair d'un écrivain, sa faillibilité, ses recherches, ses peurs.

J'ai donc placé ma participation à ce colloque sous le thème de la peur. J'ai invoqué la peur de Proust pour évoquer la mienne, l'explorer, la comprendre comme énergie créative et moteur. Cette capacité perpétuelle que j'ai à vivre dans l'angoisse, dans la peur que quelque chose ne survienne. Peut-être en est-il de la peur comme de l'amour, peut-être est-ce une manière de transcender le quotidien et de déjouer l'ennui que de redouter toujours qu'un danger ne survienne. Je me dis parfois que la jeunesse vous fait peut-être attendre l'amour jour après jour alors que l'âge vous fait redouter la mort jour après jour, mais que ce n'est là que la manifestation de la même attente adressée au temps, qu'il se rompe, que l'écoulement se confronte à quelque chose. Qu'il se passe enfin quelque chose.

Au point que je n'envisage plus comme je l'ai fait autrefois la possibilité par exemple de quitter l'endroit où je vis dans la peur, où il me semblerait renoncer à l'écriture en le quittant. Un comble qui, en cas de véritable danger, perdrait j'imagine de sa superbe et de son quant à soi et opterait pour la fuite.

Mais je n'ai pas eu peur toute ma vie, et si l'angoisse s'accroche assez facilement à mon existence, je définirais la peur légèrement différemment. Peur liée à l'anticipation, à l'intuition qu'un danger guette que les autres ne voient pas, à l'hypersensibilité d'antennes que l'observation et l'écriture donneraient ; une peur aiguisée par la survenue de drames antérieurs, une peur par reconnaissance des signaux, par déduction, par expérience ; une peur pleine de mémoire. Une peur qui flirte aussi avec le fantasme avide de la conjuration, l'espoir d'avoir à la fin plus de peur que de mal.

Laissons un instant la peur de côté et revenons au mot *politique*. Un mot qui reste difficile à définir, qu'on charge de toutes les interactions entre le sujet et le monde, de toutes les commotions, à défaut des engagements car on peut écrire politique sans s'engager. On peut même s'en tenir à des choses extrêmement intimes, personnelles, et écrire politique, surtout si on souscrit à cette phrase qu'emprunte Pierre Michon à un poète tchouvache, « À la fin des fins, ce qu'on appelle le peuple n'est que la souffrance de ma mère » (Michon 1996). Car, oui, le politique, ce sont aussi ces interstices-là.

En tant qu'écrivain contemporain, le politique vous soumet à une injonction massive, grossière et surtout publique, qui, si vous y répondez, vous assure une plus grande part de lumière. Combien d'écrivains engagés tonitruent aux côtés des plus démunis, de la classe ouvrière, des migrants, de la planète ? Combien pour s'indigner haut et fort ? Combien d'écrivains qui, sans aucune culture économique, sont toujours prompts à fustiger le marché, le capitalisme, l'autre bel ennemi commun, à magnifier la révolution, à attendre le Grand Soir sans redouter ni ses massacres ni son sang ni ses injustices et ainsi de suite ? Les causes ne manquent jamais. Ni non plus les satisfactions narcissiques et le panache que ces indignations rapportent à ceux qui les profèrent. Au point qu'à ne pas le faire, on risque parfois une mise à l'écart, un étiquetage, le mépris de certains prescripteurs culturels. Les articles de presse qui traitent du roman dans les journaux aiment à s'adosser à des faits politiques et sociaux. Il y a donc un risque de carrière encouru par l'écrivain qui ne brandit aucune de ces causes, qui ne joue pas avec ce qu'on appelle désormais communément « du lourd » social ou sociétal.

Mais vous l'aurez compris, des engagements politiques aussi frontaux, exprimés comme des tribunes, des éditoriaux, des manifestes, créent chez moi un malaise et une réticence. Un malaise intellectuel, déontologique, mais aussi une gêne intime car je ne trouve pas de voix en moi pour parler de cela et comme cela. Cette aphasie peut me créer des complexes, des soupçons sur moi-même, des auto-indignations : alors tu es conservatrice, égoïste, sans altruisme, tu ne veux donc pas changer le monde ? Eh bien, non, car ce qu'on a n'est pas si mal, on pourrait avoir bien pire. Comme si ce pire je l'avais connu. Quelque chose en moi l'a connu, le connaît encore. Et le redoute sans cesse.

Par ailleurs, je suis le produit d'un système qui pour moi n'a pas si mal fonctionné, un plafond de verre tenu en respect, pulvérisé par endroits, et cette idée que s'il a marché pour moi avec tous les handicaps de départ, c'est qu'il peut marcher pour d'autres. On me dira, vous êtes blonde aux yeux bleus, je répondrai oui, mais mon nom ne l'est pas, mes parents, non plus, qui ont été expulsés, ont travaillé la nuit pour nous élever etc. Il n'y avait que l'école, on a pris l'école, et on l'a suivie

jusqu'au bout. Bref, je vous dis ça pour vous dire que le système a fonctionné sans esprit de faveur ni de privilège. Donc en effet pourquoi voudrais-je le détruire ? Parce qu'il ne fonctionne pas pour tout le monde ? Quel système peut fonctionner pour tout le monde ? Quelle société peut promettre l'égalité ? On peut l'améliorer, c'est certain, mais une amélioration n'induit pas de destruction, seulement des réformes, des ajustements, des progrès.

Un malaise parce que ces gens qui appellent au Grand Soir n'ont pas peur du sang qui coule dans les rues des grands soirs, mais moi oui. La rue me fait peur toujours, les cris, les groupes, les bagarres, les élans du tout est permis, peut-être est-ce l'âge, mais j'ai écrit autrefois un livre sur les manifestations, mais alors que j'étais plus jeune, j'y voyais déjà le risque du débordement, le manque de contrôle, la violence. J'y voyais surtout l'enthousiasme des unions et la tristesse des désunions. Et ce malaise, je ne comprends même pas que d'autres ne l'aient pas. Qu'ils se sentent dans une telle sécurité, une telle pérennité qu'aucun de ces dangers ne les effraie. Qu'ils soient pour toujours indemnes et sans ennemis.

Je relierais donc les deux mots, la peur et le politique. Car si ma peur se fixe parfois sur des domaines intimes, privés, individuels, littérairement, elle a souvent à voir avec le collectif, le politique, la rumeur du monde.

Mais revenons à Proust. Lors de ma deuxième lecture intégrale, je n'ai d'yeux que pour l'affaire Dreyfus. Une affaire qui subit un effacement entre *Jean Santeuil* écrit en 1895 et la *Recherche* vingt ans plus tard. Un effacement notable, que tout le monde commente et reconnaît mais qui, si grand soit-il, perdure sous la forme d'une monomanie, d'une obsession, d'une répétition, peut-être même d'une invocation d'autant qu'entre l'*affaire Dreyfus* et *Alfred Dreyfus*, la différence est ténue, presque imperceptible, l'événement faisant d'autant plus résonner le nom.

Alors de quoi Dreyfus est-il le nom, comme on dit aujourd'hui ?

D'un nouveau nom de pays en quelque sorte. Et dont il est bien difficile de cerner les frontières. Car précisément, il ne s'agit pas tant d'un pays que d'une patrie, un territoire symbolique induisant une appartenance sujette à caution et à révision. Une synthèse dont nous n'avons aujourd'hui aucun équivalent. Les mots de *république*, de *laïcité* n'y suffisent pas. Je ne vous ferai pas l'offense de la substantivation d'un *vivre ensemble* galvaudé, informe, sans aucune singularité et réduit à la pure potentialité d'un infinitif sans aucune efficence.

Et si l'affaire Dreyfus était le nom d'une équation ? D'une opération de calcul étrange, capable de procéder à une synthèse improbable, de fondre deux entités symboliques ou bien justement d'en dire l'impossible incompatibilité, l'impossible assimilation. L'affaire Dreyfus se décomposerait donc ainsi : Affaire Dreyfus = La France + Les juifs. Mais qu'est-ce à dire ? La France pour les juifs ? La France favo-

nable aux juifs ? La France ou les juifs ? Le côté de la France ou le côté des juifs ? Le côté de chez Swann ou le côté de Guermantes ? « Deux côtés si opposés » et qui ne se rejoindraient pas, ne se fondraient pas, ne seraient pas compatibles, puisque « inconnaissables l'un à l'autre » (Proust 1989, *RTP I*, 133), écrit Proust.

Cette Affaire dit donc un écartèlement qui rêverait de devenir fusion mais qui ne fait que se diffracter, brouiller ses lignes pour devenir dans *Le Temps retrouvé* un kaléidoscope de frontières floues, incertaines, une mosaïque de territoires hostiles les uns aux autres, en guerre, où les côtés, défiant toute déduction ou toute prédiction, sont finalement devenus des camps. Des camps qui s'affrontent, séparent, opposent, mais qui n'échappent pas à la même désinvolture lasse que produisent les effets du temps sur les objets historiques, les modes, en les relativisant, en les égalisant, en les fondant dans une masse de contingences, en déposant sur eux une fine poussière qui les émousse, les érode, les fait même disparaître.

Mais disons que ce qu'énonce *Le Temps retrouvé*, à savoir que tout est dans l'esprit et presque rien dans l'objet, ne rend pas compte de tous les sons de cloche de la *Recherche*.

Ou encore que de l'Affaire comme du reste, l'écrivain ne garde finalement qu'une écume volatile, changeante, aussi démodable que n'importe quel phénomène social, « des modes » aussi « vulgaires et fugitives » (*RTP IV*, 379).

Je vois deux raisons à cette relativisation ultime :

- la guerre, le sang ont recouvert l'Affaire,
- les fils des antidreyfusards sont parfois devenus bolchéviques.

Des faits qui invalident tout engagement politique, ne peuvent que le verser au compte du dérisoire, du faillible, le faire passer par pertes et profits, le dévaluer tout à fait.

L'Affaire évolue donc dans le texte proustien comme un totem étrange, singulier, paradoxal, qui montre et retient, revendique et relativise, énonce et amortit dans le même temps.

Je parlais d'un effacement relatif, j'y reviendrai, mais peut-être serait-il plus judicieux de parler d'ambiguïté et de masque.

J'ai noté cependant qu'à l'occasion de plusieurs références à l'Affaire, le texte ne tarde jamais à évoquer dans la foulée l'*intelligence* de ceux qui croient ou ne croient pas en l'innocence du capitaine (en particulier lorsqu'ils ne sont pas juifs). On pense bien sûr tout de suite à l'intelligence douteuse, celle qui opère avec, pour le compte de l'ennemi, mais j'ai fini par penser que ce terme disait plutôt la manière dont Proust voulait considérer l'Affaire, à savoir comme une simple erreur de jugement, un problème d'intelligence, d'appréciation intellectuelle. Ce qui revient à la minorer, à n'y mettre rien d'autre qu'un défaut de rationalité et à se garder de l'entacher de malveillance. Il est vrai que l'Affaire pour beaucoup à l'époque se

présente comme une erreur à corriger à coup de démonstrations et de vérités rétablies, mais vu d'ici, on ne peut pas ne pas penser à la force d'un déni qui placerait la rationalité au-dessus de toute emprise viscérale.

Car l'affaire Dreyfus, c'est aussi pour Proust autre chose, une manière d'envisager le malaise existentiel sous la forme idéale d'une erreur judiciaire qui pourrait être corrigée, donc effacée, oubliée, prescrite. Il le laisse entendre dans la lettre qu'il adresse à Mme Straus, le 21 juillet 1906, peu après la réhabilitation de Dreyfus. « Pour aucun de nous ne va sonner une heure où nos chagrins seront changés en ivresse, nos déceptions en réalisations inespérées, et nos tortures en triomphes délicieux. Je serai de plus en plus malade, les êtres que j'ai perdus me manqueront de plus en plus, tout ce que j'avais pu rêver de ma vie me sera de plus en plus inaccessible. Mais pour Dreyfus et pour Picquart il n'en est pas ainsi ». Et il poursuit « La vie a été pour eux "providentielle" à la façon des contes de fées et des romans-feuilletons. C'est que nos tristesses reposaient sur des vérités, des vérités physiologiques, des vérités humaines et sentimentales. Pour eux les peines reposaient sur des erreurs. Bienheureux ceux qui sont victimes d'erreurs judiciaires » (*Corr.*, VI, 199)¹.

Cette citation est incroyable car elle révèle que pour Proust, l'affaire Dreyfus est devenue un rêve, un modèle de résolution, de soulagement, de contentement, à la limite une sorte de *happy ending* à laquelle toute existence tourmentée pourrait aspirer, le miracle d'une « providence », selon ses propres mots. Mais Proust n'avait bien sûr pas lu Kafka, car il aurait bien vu qu'une erreur judiciaire peut aussi ne jamais être réparée et engendrer la perpétuité de la faute et de l'inappartenance, si vous m'autorisez ce néologisme. Enfin Proust n'avait certainement pas besoin de Kafka pour le comprendre tout seul et sans doute doit-on sa candeur à la joie de l'issue du combat, de l'événement, d'une réhabilitation attendue depuis près de dix ans.

Si chez Proust, l'affaire Dreyfus instruit des arbitrages, des clivages, des déclassements et des reclassements en série, notamment de la part du personnage de Swann qui « remettait toutes ses admirations et tous ses dédains à l'épreuve d'un critérium nouveau, le dreyfusisme » (*RTP* II, 870), elle le fait avec frénésie, telle une traque incessante de l'alliance et du soutien, de la solitude et du nombre, une manière de vouloir couper le monde en deux, d'espérer le dompter, peut-être le réconcilier, le réunifier, sans jamais y parvenir.

Et quel que soit le qualificatif qu'on emploie et les nuances qu'on y met, qu'on soit *dreyfusard*, *dreyfusiste* ou encore *dreyfusien*, c'est de toute façon pouvoir dire *juif* et *France* dans le même nom, dans un effet de synthèse saisissant qui trans-

¹ Lettre à Mme Straus du 21 juillet 1906.

cende les époques et les débats, et qui surtout fait des israélites français de la fin du XIX^e siècle les juifs qu'ils n'ont encore jamais été.

L'affaire Dreyfus est donc aussi le nom d'un réveil violent, d'une prise de conscience, d'une rencontre avec le politique ; c'est la façon de désigner l'irruption de menaces et de dangers qu'on n'avait pas encore estimés à leur juste valeur ou qu'on n'avait même pas devinés. Or on peut hélas sans mal trouver échos et résonances à ce type de réveil dans la France et dans l'Europe de 2019.

Le politique surgit pour moi aussi avec un événement singulier, le 11 septembre 2001. C'est une commotion, une fracture, une scission temporelle, une gueule de bois, le sentiment que la fête est finie. Qu'au passage du millénaire, une séparation, un isolement a lieu, une scission entre plusieurs groupes de la nation qui sur certains sujets, comme l'Amérique ou l'Occident, ne peuvent plus prononcer de paroles communes. Dès lors, quelque chose se raidit, se ferme et s'inquiète : je n'arrive plus à communiquer avec mon entourage, je me sépare, je m'exile, je pars vivre ailleurs pour écrire un roman qui racontera cette séparation, la fin des conversations possibles et familières, des conversations sans enjeu identitaire, la fin des complicités juvéniles et d'une certaine innocence.

Vous l'aurez peut-être compris, le politique est chez moi très lié à la judéité, ou peut-être encore plus précisément au passage de la judaïté à la judéité, à la conscience de l'appartenance réflexive, intérieure qui s'éprouve dans la concurrence, l'impossibilité de rester unie au groupe choisi dans la jeunesse, lors des fastes années quatre-vingt, qui déchantent la décennie d'après pour être mises en miettes par les années 2000. C'est là un point de fixation comme le politique en instruit souvent chez les romanciers. J'espère que cet objet ne fera pas écran entre vous et moi et j'insisterais pour que vous le considériez comme une idiosyncrasie exemplaire du traitement que la littérature peut administrer à la question de l'origine et de l'appartenance en général. Presque comme une idiosyncrasie parmi d'autres.

Parmi mes livres, je ne parlerai que de trois romans, *Les Manifestations*, *Titus n'aimait pas Bérénice* et *Les Spectateurs*.

Paru en 2005, *Les Manifestations* raconte l'histoire d'une amitié de jeunesse entre une juive et une non-juive qu'on suit des années 1980 aux années 2000, de la rencontre fusionnelle à la désunion passionnelle. C'est l'histoire d'un cortège politique qui se démantèle, d'un personnage qui se fait rejeter sur les bords, qui ne peut plus appartenir à un groupe qu'il croyait éternellement solidaire et uni.

Au-delà de la question de l'amitié, la question de l'appartenance nationale y est centrale.

Les Manifestations s'écrit en Espagne, loin de Paris et hors de France. Il est frontal, direct, politique. Son accueil est difficile, rugueux, parfois hostile. Pourtant le

livre ne penche pas, s'efforce de rester en équilibre au-dessus de deux positions antagonistes, de leur ménager une forme de complémentarité et même d'équité. Mais c'est le livre d'un réveil brutal et dérangeant.

Dix ans plus tard, en 2015, *Titus n'aimait pas Bérénice* raconte l'histoire d'une femme abandonnée par son amant, qu'elle prend pour Titus et qui se prend, elle, pour Bérénice et qui décide, dans ce sillage imaginaire, d'enquêter sur la manière dont Racine a composé son œuvre. Le livre pose donc très vite le rapport d'une communauté et d'une nation, le jansénisme et le royaume de France. Mais de manière moins frontale, plus dissimulée, apparemment secondaire.

En 2018, *Les Spectateurs* raconte l'histoire d'un enfant qui assiste à la conférence de presse de son héros, le général de Gaulle, en novembre 1967 et qui subit, devant la télévision, le choc d'une trahison, qui le place entre incompréhension et sidération. Ses parents ont subi un exil forcé ; cette conférence fait surgir la menace d'un deuxième exil possible, dont il serait cette fois l'un des acteurs et l'une des victimes.

Le livre enquête donc sur les rapports d'une famille et d'une nation.

Dans chacun des romans, il y a donc la France.

La France via son peuple de gauche légendaire, glorieux héritier des Lumières, dans *Les Manifestations*.

La France via son plus grand roi, Louis XIV, dans *Titus*.

La France via son libérateur, le Général de Gaulle, dans *Les Spectateurs*.

Autant dire que ce sont là trois visages glorieux de la nation française qui combat, respandit et libère. Le personnage de la France revient, change de forme, d'époque et de visage, mais reste central. Et chaque fois dans ce jeu, face à elle, il y a un petit groupe, une bande d'amis, une famille, une communauté. Chaque fois, entre les deux, il y a union et désunion, adoption et rejet, une greffe qui semble prendre mais ne prend pas.

Le dispositif ou le motif politique, je ne sais comment l'appeler, recourt donc chez moi à trois formes successives, ou devrais-je dire, passe par trois phases :

- l'écartèlement, la polarisation spatiale et symbolique, les deux côtés proustiens, être d'ici ou de là ? la gauche/la droite, Port Royal/Versailles, l'Orient/l'Occident.
- les rapports d'un groupe et d'une nation qui commencent par une coïncidence, une sécurité, une fierté, une fusion.
- la blessure que produisent la séparation des amis, la déliaison, la trahison exercée par la nation, le retournement, le lâchage, l'abandon ressenti et l'errance qui en résulte.

Mais j'irais même plus loin en vous disant que, chez moi, le motif politique révèle une tendance lourde et persistante à l'encodage, au cryptage. Le politique ne va en

effet pas sans une certaine volonté de masquer, de draper, de brouiller les lignes de ses messages et de ses enjeux.

Du héros proustien, Jean-Yves Tadié dit qu'il est « à la fois ce qu'il est et ce qu'il cache » (Tadié 1971, 111). Je reprendrais volontiers cette affirmation pour parler des personnages de mes romans et je commencerais par le plus encodé de tous, *Titus n'aimait pas Bérénice*.

Alors que je pensais écrire un livre sur l'amour et la poésie, j'ai écrit, à ma grande surprise et presque inconsciemment, un livre éminemment politique. Sur quoi ? Je laisserais Maurras répondre à ma place par des lignes que je n'ai découvertes que longtemps après la parution du roman mais qui m'ont éclairée. Elles sont extraites de *L'Avenir de l'intelligence* :

On dit que la culture passe de droite à gauche, et qu'un monde neuf s'est constitué. Cela est bien possible. Mais les nouveaux promus sont aussi des nouveaux venus, à moins qu'ils ne soient leurs clients ou leurs valets, et ces étrangers enrichis manquent terriblement, les uns de gravité, de réflexion, sous leur apparence pesante, et les autres, sous leur détestable faux vernis parisien, de légèreté, de vraie grâce. Je trouve superficiel leur esprit si brutal ! Si pratiques, si souples, ils laissent échapper le cœur et la moelle de tout. Comment ces gens-là auraient-ils un goût sincère pour nos humanités ? Qu'est-ce qu'ils peuvent en comprendre ? Cela ne s'apprend point à l'Université. Tous les grades du monde ne feront pas sentir à ce critique juif, d'ailleurs érudit, pénétrant, que, dans *Bérénice*, « lieux charmants où mon cœur vous avait adorée » est une façon de parler qui n'est point banale, mais simple, émouvante et très belle. Le mauvais goût des nouveaux maîtres nous fait descendre un peu plus bas que la rusticité ou la légèreté de l'ancienne aristocratie. (Maurras [1905] 2018, 591-592)

Je ne vous dis donc pas ma surprise quand, à force d'en parler, je me suis rendu compte que j'avais écrit un livre sur la persécution d'une minorité religieuse, sur l'écartèlement d'un auteur entre deux mondes, sur sa volonté d'approcher le pouvoir suprême pour y trouver honneurs, revenus et légitimité, ma surprise encore quand je me suis figurée que de la page 1 à la fin, j'avais tourné autour d'une dis-grâce existentielle qui certes passe par l'amour mais aussi par l'histoire.

Sans compter que dans ce livre la langue française y est qualifiée de pure, d'idéale, sans mélange, or rappelons-nous le fameux monolinguisme que Derrida jalousait tant, celui de l'autre, celui qui n'est jamais à soi, qui n'est jamais accessible aux locuteurs mélangés, hybrides, congénitalement polyglottes, par trop cosmopolites et impurs. Et que cette langue apparemment dévolue au seul poème joue un rôle des plus politiques. Cet encodage inconscient fut d'ailleurs couronné le jour où, bien après la parution, je prends conscience que les *alexandrins* soi-disant raciniens, sont aussi le nom qu'on donne aux gens qui vivent à Alexandrie, la ville natale de

mes parents et dont ils ont été expulsés du jour au lendemain parce que juifs et français. Cette même langue française revient dans *Les Spectateurs*, notée, apprise, consignée, vénérée par le personnage principal qui d'un rêve déchu de monolinguisme aspirera à celui d'un polyglottisme avide.

Les Spectateurs est pour le moins politique en ce qu'il met en scène le général de Gaulle lors d'une conférence de presse qu'on trouve sur l'Internet mais que je ne reconstitue pas, que je rapporte partiellement, bizarrement même. C'est un de Gaulle des plus cryptés que je propose, dont on n'entend pas vraiment les propos, qu'on reçoit par le biais d'oreilles enfantines, qui captent le son plus que le sens, le bruit plus que le message et pour cause. Un de Gaulle de seconde main en quelque sorte. Je comptais évidemment sur la connaissance que certains lecteurs auraient de cette fameuse allocution mais est-ce à dire que d'emblée je choisissais, je sélectionnais certains de mes lecteurs quitte à en exclure d'autres ? Je ne peux le nier et je ne peux m'en glorifier mais si c'était à refaire, je le referais dans les mêmes termes. De même que je choisirais d'aller jusqu'à l'effacement, jusqu'à l'anonymat de mes personnages qui sont sans noms parce qu'ils doivent vraisemblablement porter des noms juifs. Je relève à cet égard une évolution majeure entre *Les Manifestations* et *Les Spectateurs* puisque dans le premier, mes personnages étaient clairement nommés, avec insistance même, Tessier, Toledano et Teper, alors que, treize ans plus tard, cette nomination est devenue impossible. De même qu'à aucun moment, je n'utilise le qualificatif *juif*. Je déqualifie ou je disqualifie, je creuse un trou dans le texte pourrait-on dire, à la façon, bien sûr, d'un Kafka ou d'un Perec.

S'il est difficile toujours d'identifier soi-même les manières et les usages dont on se sert pour élaborer, fabriquer, j'ai pourtant essayé de le faire afin de clarifier pour vous cette pratique du cryptage et je dirais que j'ai repéré quatre manières :

- le déplacement historique, le changement de scène et de période, parfois jusqu'à l'exotisme complet du jansénisme et du XVII^e siècle dans *Titus* ;
- le choix du point de vue d'un personnage qui brouille les pistes, ne perçoit pas les choses avec clarté, ne les rapporte pas au lecteur avec exactitude, les déforme, soit parce qu'il est jeune (*Les Spectateurs*), soit parce qu'il est sous le choc (*Les Manifestations*, *Titus* et *Les Spectateurs*) ;
- la référence secondaire que le lecteur active ou pas, Titus romain, Bérénice juive, presque à mon insu ;
- le leurre, c'est-à-dire le choix d'enjeux dramatiques qui fassent diversion, hypnotisent le lecteur afin qu'il ne voie pas tout aussitôt, peut-être même jamais. Que la profondeur de champ, pour utiliser une notion cinématographique, tarde à s'éclaircir.

On peut donc s'interroger sur la manière de crypter, entrer même dans plus de détails et de finesse mais il me semble que la véritable question n'est pas comment mais pourquoi crypter ?

J'y vois plusieurs sortes de raisons :

- des raisons socio-historiques qui incitent à la prudence, l'auto-censure, comme peut-être celle de l'Europe orientale de l'entre-deux guerres, celle de Kafka, celle de Roth, tributaires du malaise dans lequel se situait alors le judaïsme européen. Et on peut se demander en toute légitimité si l'Europe de 2019 n'incite pas de plus en plus à une telle prudence ;
- des raisons d'éthique littéraire, de rapport avec le lecteur qu'on ne veut pas hérissier, pas accuser, chez qui on ne veut susciter aucune culpabilité pour ne prendre le risque d'aucun écart, d'aucun différend avec lui. À l'inverse, on ne veut pas non plus créer de situation de lecture trop consanguine, miser sur les affinités évidentes d'un pacte traversé par une appartenance communautaire susceptible d'exclure ceux qui n'en font pas partie et de transformer le texte littéraire en ce que je rejetais initialement, la tribune, le manifeste ;
- des raisons psychologiques pour pouvoir écrire incognito y compris de soi-même, échapper à une condition trop prégnante, parfois asphyxiante ; mettre du jeu, de l'air entre soi et soi. Enfin, on peut aussi invoquer tout simplement la pudeur qui cherche à ne pas révéler, ne pas s'exposer, ne pas débiller mais qui alors prend aussi le risque d'une forme de lâcheté, de voix qui s'étouffe et se tait alors qu'elle devrait s'élever, alarmer, dénoncer, mobiliser contre le danger.

Pour prendre les choses plus positivement, je dirais qu'on crypte pour :

- défier la littérature, relever le défi d'une forme complexe, élaborée, à plusieurs entrées qui ne se donne pas d'emblée, se retient, « se mérite » et être fidèle à une ambition artistique ;
- exiger de son lecteur qu'il perce un secret difficile et jaloux pour mieux en mesurer la valeur ;
- multiplier les sens de ce secret, construire plusieurs niveaux de compréhension ou plusieurs couches de sens possibles au sein d'un objet multidimensionnel et accueillant ;
- pouvoir revenir à son sujet éternel, son obsession d'une autre façon, en lui trouvant de nouveaux aspects, de nouvelles façons d'apparaître, comme Proust lui-même qui, entre *Jean Santeuil*, *Le Côté de Guermantes* et *Le Temps retrouvé* ré-encode autrement l'affaire Dreyfus, tour à tour plus légère, plus mondaine, avec une forme d'amnésie ou de désabusement extrême mais presque sans tonalité tragique, désinvolté.

Ou ne serait-ce pas plutôt que le cryptage trahisse l'écartèlement des auteurs dont je fais partie, l'incapacité de se positionner clairement, de choisir son camp

et de l'afficher, de rester entre deux mondes, deux allégeances, entre deux chaises, entre deux indécidables pôles, ici et là-bas ?

Pour conclure, je dirais que, pour ma part, je rêve peut-être d'un roman insoupçonnablement politique, qui modélise tellement ses personnages, ses noms et ses phénomènes qu'on ne distinguerait plus le terrain ou la situation de départ, qui serait l'accomplissement parfait d'un extrême particulier qui atteindrait à l'universel. À ce titre, Kafka reste l'auteur d'un roman politique indépassable, doué de telles vertus d'abstraction et d'anonymat, de « dessourçage » radical, qu'on atteint avec lui conjointement le surplomb maximal et la visibilité optimale du mythe. De la situation initiale qui ne se comprend pas sans la judéité de son auteur, on accède à une représentation où chaque lecteur peut se sentir juif et autre chose. Un peu comme chez Proust d'ailleurs, où la judéité loin d'exclure, de réserver et de confiner est une rampe d'accès à une condition plus vaste.

Bibliographie

Azoulai N. (2005), *Les Manifestations*, Paris, Seuil.

Azoulai N. (2015), *Titus n'aimait pas Bérénice*, Paris, P.O.L.

Azoulai N. (2018), *Les Spectateurs*, Paris, P.O.L.

Maurras Ch. (2018), *L'Avenir de l'intelligence et autres textes*, Paris, Laffont, « Bouquins ».

Michon P. (1996), *La Grande Beune*, Lagrasse, Verdier.

Proust M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».

Proust M. (1970-1993), *Correspondance*, édition établie, annotée et préfacée par Ph. Kolb, Paris, Plon, 21 vol.

Tadié J.-Y. (1971), *Proust et le roman*, Paris, Gallimard.